

vite lu

A.C., résidente de l'EHPAD le Dorat (87), nous a fait parvenir un écrit retraçant des souvenirs d'enfance. Elle y raconte sa première journée d'école...

Vendredi 1^{er} octobre 1949

Le jeudi 30 septembre 1949, j'avais rangé mes fournitures neuves dans mon petit cartable marron en carton bouilli flambant neuf. J'étais partagée entre l'excitation d'aborder une vie nouvelle et l'angoisse de la séparation qui m'attendait. Jusqu'ici je n'avais quitté ma mère dans la journée que deux ans plus tôt quand elle avait fait l'essai de travailler en usine pour améliorer l'ordinaire. Mais elle gagnait peu d'argent et devait payer notre pension, à ma sœur et à moi, à ma grand-mère qui nous gardait, car la chère femme ne pouvait nous nourrir sur sa maigre retraite. J'adorais ma grand-mère, mais ma mère, à cette époque, devait s'occuper de son mari, ses enfants, son père et un de ses frères. Elle était épuisée et, voyant que son travail à l'usine ne lui rapportait presque rien, déduction faite de la pension, elle avait, en accord avec mon père, renoncé à travailler à l'extérieur. Je ne l'avais alors plus quittée et je ne me sentais peut-être pas tout à fait prête encore à le faire, surtout pour des étrangères ! Et cela me parut d'autant plus difficile après les « encouragements » de mon père !

Le soir du 30 septembre, lorsque je dis bonsoir à mes parents avant d'aller sagement me coucher, je fus saisie par les mains vigoureuses de mon père qui me planta devant lui et me parla sévèrement : « *Ecoute-moi bien !* »

Je lui prêtai aussitôt toute l'attention dont j'étais capable : il m'a toujours terrorisée, jusqu'à son dernier jour (j'avais alors 59 ans) et il me poursuit toujours dans mes rêves aujourd'hui.

« *Si un jour la maitresse te punit ou te tire les oreilles, ne viens pas te plaindre : c'est que tu l'auras mérité. Si tu viens « chouiner » à la maison, tu feras le double de la punition. Ne cherche pas la bagarre, les disputes avec tes camarades, mais défends-toi si on t'attaque. Je ne perdrai pas mon temps à faire la police pour toi à l'école. Tu m'as bien compris ?* »

Oh, pour ça, j'avais bien compris et je peux jurer qu'il n'eut jamais à intervenir dans ma vie scolaire par la suite. Et s'il connut une de mes institutrices et la directrice de mon collège, ce fut uniquement en tant que clientes de son commerce de fruits et légumes !

Le vendredi, donc, nous voilà parties vers l'école, après ma première nuit d'insomnie (ce ne devait être que la première d'une longue série jusqu'à aujourd'hui, mais comment pouvait-il en être autrement après les menaces à peine voilées de mon père ?). Je devrais plutôt dire les écoles : la maternelle pour ma sœur, la primaire pour moi. Je ne les avais jamais vues auparavant.

Nous passâmes d'abord devant le portail de la maternelle, mais ma sœur exigea qu'on me déposât la première pour être sûre qu'on ne me garderait pas pendant qu'on la laisserait seule à l'école. Docilement, car on ne la contrariait jamais, ma mère me conduisit à mon école, salua brièvement mon institutrice et m'abandonna dans cette cour immense, après un hâtif « *Au revoir* » et un vague bisou. Pas question de s'attendrir, de rassurer, ça ferait peur à la « petite » ! Ma sœur me jeta le regard triomphant qui accompagnait chacune de ses victoires sur moi (qui étaient nombreuses tant on l'entourait de trésors de tendresse réservés à sa « beauté » qui contrastait avec le vilain repoussoir que j'ai toujours été !) Elle était sûre, à présent, de convaincre ma mère de la ramener à la maison. Je me consolais en me disant qu'elle allait bientôt déchanter parce que ma mère avait calculé notre premier jour de rentrée scolaire, de façon à ce qu'elle ne se croie pas abandonnée, seule dans ce monde hostile, mais qu'elle comprenne bien que c'était le lot de tout le monde puisque j'y allais aussi, en même temps qu'elle. Voilà pourquoi on me priva de maternelle, pour ne pas la « déstabiliser », et voilà pourquoi j'arrivais directement en primaire avec le retard que je ne pus jamais combler. On ne m'avait jamais appris à « apprendre » et j'ai dû me débrouiller seule et inventer mes propres « outils » d'apprentissage.



Je me retrouvais donc seule pour la première fois, au milieu d'inconnues. J'habitais en ville et les classes étaient surchargées. Il y avait bien dans la cour entre 150 et 200 élèves de 6 à 14 ans (des filles, car les garçons avaient leur école séparée de la nôtre par un grand portail métallique). La gorge nouée, luttant contre le désarroi qui m'envahissait, je ne quittais pas des yeux mon institutrice, de peur qu'elle profite d'un moment d'inattention pour disparaître et me laisser sans point d'ancrage dans cette mer d'inconnues. Enfin, la cloche retentit et chaque maîtresse réunit son troupeau autour d'elle. J'arrivais dans un sombre couloir, puis dans la salle de classe sans trop savoir comment j'y étais parvenue. La maîtresse commença à nous attribuer une place en fonction de nos tailles respectives : les plus petites devant et les plus grandes derrière, pour ne pas gêner la vue des autres sur le terrible tableau noir. Mais quand la maîtresse me vit, elle s'aperçut aussitôt de ma frayeur et me demanda mon nom. Je lui répondis avec peine tant ma gorge était bloquée par l'angoisse. J'étais (paraît-il) toute blanche et M^{me} V. se méprit sur la crispation de tout mon corps :

« Oh ! Toi, ma pauvre petite, tu as envie de faire pipi, n'est-ce pas ? Eh ! bien vas-y vite ! »

Je n'osais pas la détromper et je sortis dans le couloir, puis dans la cour où se trouvaient les antiques toilettes « à la turque ». Ma mère m'y avait conduite quelques minutes plus tôt et je n'avais nulle envie d'y retourner si tôt. Je n'osais pas désobéir à l'autorité infaillible de la maîtresse, mais je fus un peu déçue par son peu de perspicacité. Je restais dans une des petites cabines le temps qui me parut raisonnable pour accomplir ce qu'on avait attendu de moi, puis je sortis. Mais là, une énorme surprise m'attendait. Devant moi, il y avait un grand bâtiment séparé en deux symétriquement. À gauche, deux classes séparées par un couloir, à droite deux classes séparées par un couloir. Je n'ai jamais eu le sens de l'orientation et je me retrouvais, perplexe, devant un dilemme de taille. Devais-je aller à droite ou à gauche ? Je restais plantée là au milieu de cette cour immense, sans pouvoir me décider, paniquée à l'idée d'être punie, dès le premier jour, à la première heure. Heureusement, une « grande » de fin d'études sortit du couloir de droite et passa à gauche portant des papiers qu'elle alla déposer dans les classes concernées. Puis, me voyant plantée comme un piquet, elle me prit par la main.

Elle me demanda ce que je faisais là. Je lui répondis piteusement que je m'étais perdue :

« Tu es dans la classe de M^{me} V. ? Je vais te ramener », proposa-t-elle gentiment, ce qu'elle fit aussitôt. Contrairement à ce que j'avais craint, la maîtresse ne me punit pas et me désigna ma place sous les regards moqueurs des autres. La grande fille n'avait-elle pas dit à la maîtresse :

« Je vous ramène la « petite ». Elle s'était perdue. »

La « petite » ! Moi, qu'on n'appelait que « grande perche », « grande asperge » ou « grande dinde » à la maison ! Je me jurai intérieurement de venger cet affront. Mais mon humiliation devait durer longtemps, car j'ai dû bientôt m'apercevoir que je ne connaissais rien de ce que les autres maîtrisaient parfaitement.

Durant l'année entière, j'ai dû apprendre seule à écrire, à compter. Cela a été dur. Heureusement, j'ai très vite maîtrisé la lecture : j'étais au même niveau que les autres. Mais je n'ai jamais réussi à m'approprier l'écriture. J'ai choisi de la dessiner, c'était plus facile pour moi. De même, je me suis inventé une méthode de calcul mental que personne, hormis moi, ne peut comprendre. Cependant, j'avais une très bonne mémoire : grâce à elle, je n'ai jamais eu à « apprendre » quelque chose par cœur. Ceci compense cela. Mais à l'issue de ma première journée d'école, je ressentais une si cuisante humiliation, que je résolus d'être « maîtresse » plus tard, comme cela c'est moi qui saurais « TOU » et puis je quitterais au plus vite l'école pour oublier ce lieu maudit. Je ne me rendis même pas compte de ce que ces deux souhaits avaient de paradoxal. Mais j'ai tenu mes deux promesses à moi-même.

Quinze ans plus tard, je concrétisai le premier, enfin presque, je ne savais pas « TOUT », mais je savais que personne ne savait jamais « TOUT ». Mais ce n'est que 50 ans plus tard que je quittais définitivement l'école !

